

le perroquet,—amener l'artimon, prendre des ris par tout."

Neuf heures du soir.—La tempête devient affreuse ; il passe des rafales d'une violence affolante ; l'air s'emplit alentour d'une poussière d'eau arrachée à la crête toute blanche des lames. Mer démontée, brume intense, pluie glaciale, c'est complet ! Avant ce grand branle-bas des forces de la nature, nous n'avions pas été peu surpris de sentir passer sur le navire deux ou trois "bouffées d'air chaud" apportées par le vent du sud. Un homme, qui était tout en haut de la mâture faillit s'y trouver mal. Ce vent chaud nous a rappelé que, au pays, on est en plein été maintenant.

1er juillet, vendredi.—Au large de Oster-Horn, dans le sud-est, après avoir visité le banc de Walesbach et les bancs voisins. Ce soir, avec M. Colin, je contemplais cette multitude agglomérée de montagnes, aux formes plus bizarres les unes que les autres, qui s'appelle l'Islande. Leurs bases étaient noyées dans un sombre brouillard ; leurs sommets, enveloppés, presque tous, de nuages blancs et pommelés. Et nous nous demandions si, vraiment, il y avait là une grande île ; si ce n'était pas, plutôt, une vision de paysage lunaire. Cela défiait toute description, tant les lignes étaient imprécises et l'ensemble irréel. On ne distinguait la terre du ciel que par ce qui, des cimes, surnageait au-dessus de l'océan immobile des nuages. Plus loin, "des montagnes sombres sous un amoncellement de nuages lourds ; encore des côtes volcaniques se profilant, déchiquetées, dans le ciel morne ; et puis, plus rien que des nuages stagnants aux couleurs et aux contours jamais vus. Au-dessus de nous, au large, un dôme de bleu dans le ciel nettoyé et pur ; mais ce coin d'azur ne reflète pas son bleu pâle dans les flots qui nous portent et qui restent quand même sales et noirs. On dirait du plomb fondu.

Autour de nous, un troupeau de baleines,—au moins douze,—lancent en l'air, de leur évent, des colonnes d'eau irisées ça et là par les rayons du soleil. Ces monstres sont bien à leur place dans ces parages, et nous.... en France. On en voit si souvent, des baleines, qu'on n'y prend plus garde. Cependant, il est toujours amusant de suivre leurs évolutions bizarres. Du *Saint-Paul*, c'est un spectacle qui en vaut bien un autre. Du *Saint-Paul*, oui ; mais de notre petite baleinière lorsque nous nous en allons, au large, visiter les navires, c'est différent ! Ces monstres ne sont pas méchants ; loin de venir soulever notre coquille de noix sur leur immense dos—long de quinze, vingt ou vingt-cinq mètres—et de la projeter en l'air, ils nous fuiraient plutôt, semble-t-il. Cependant si nous nous trouvions sur le passage de l'un d'entre eux au moment où, exaspéré, il sort plus ou moins meurtri de la lutte contre un ennemi redoutable,—navire baleinier ou espadon,—il nous arrangerait de belle façon sans doute, et il serait de notre part plus que téméraire de compter sur la veine de Jonas !

2 juillet, samedi.—Journée aussi mauvaise que la nuit ; vent très fort, mer houleuse et méchante, brume glaciale, en un mot l'Islande avec ses agréments variés.

P. GIQUETTO.

GROUPE DE CHAPEAUX DE DEMI-SAISON

(Voir gravure)

No. 1. *Chapeau toquet-capote*.—En mousseline de soie plissée mruve orchidée avec dentelle de jais découpé sur le devant. Piquet de trois camélias blancs rosés et feuillage.

No 2. *Toque en camélias*.—Modèle de demi-saison très élégant, tout en camélias de diverses teintes.

No 3. *Toque*.—En tulle de soie blanc triplé et drapé, Girandole de perles avec agrafes en pareil.

No 4. *Tricorne*.—En dentelle de tulle de soie. Ca-lotte en dentelle application sur fond de mousseline de soie bleu pâle ; passe en tulle blanc froncé et bouillonné, Ruban de taffetas souple bleu pastel.

CE QUE DIT LE VENT

La nuit est froide et le ciel froid.
Paysannets aux lits étroits,
Dormez ! car la chandelle est morte !
Le hibou geint sur les buissons,
Et le vent flûte des chansons
Dans le trou de la vieille porte.

Hou... hou... hou... hou ! hu... hu... hu !
Quel effrayant tohu-bohu,
Quelles sinistres mélodies !
Quelles gammes, quels crescendo !
Paysannets, plongez vos dos
Sous vos couvertures râpées !

Savez-vous ce qu'il dit, le vent,
Le vent qui passe en soulevant
La paille au fond de vos chaumières ?
Oh ! ne parle-t-il pas de mort ?
D'ogre qui vient, de loup qui mord
Et de malheurs, et de famines ?

N'apporte-t-il pas de grands cris ?
Les cris d'anciens mousses péris
Au fond des vagues qui les roulent ?
Les cris des pauvres en haillons,
Les cris de tous les oisillons
Dont les nids tremblent et s'écroulent ?

Or, tandis que les petits gueux
Cherchent le sens des vents fougueux
Il pleut dans leur triste demeure.
Il pleut... Pourquoi ? Nul ne le sait.
Mais les enfants pensent que c'est
Le ciel qui comprend et qui pleure !

JEAN RAMEAU.

UNE TONNE D'OR !

VIEUX CONTE CANADIEN

Joe Laroche, un draveur qui ne se connaissait pas de maître, fort comme un cheval, bon comme du pain d'habitant, mais superstitieux et crédule dans les grands prix, avait entendu raconter l'histoire de ce Canadien qui avait reçu d'un chef sauvage, en récompense d'un service rendu, un navire chargé.... de diamants.

Il trouvait cela un peu difficile à avaler. "De l'or ou de l'argent, disait-il, cela passerait encore, mais des diamants ! Il n'y en a peut-être pas autant que cela chez tous les bijoutiers du Canada !" Cependant il goba la pilule lorsqu'on lui montra un livre où la chose était relatée tout au long, noir sur blanc, imprimé à Montréal, P.Q.

A partir de ce moment, il devint tout rêveur. Depuis des années et des années il travaillait comme un esclave et, malgré cela, il avait toutes les peines du monde à joindre les deux bouts. Il en perdit l'appétit et le sommeil et, à force de "jongler," il finit par se dire qu'il ferait n'importe quoi pour posséder une simple petite tonne d'or.

Quand on a des idées pareilles, on est en route pour l'asile ou pour le pénitencier.

Pour son grand malheur, Joe se mit à boire. "L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a," dit un proverbe ; l'esprit en bouteilles surtout produit souvent cet effet. Le pauvre homme consulta des somnambules et des tireuses de cartes, qui lui suggérèrent l'idée de vendre son âme au diable. Il commença par jurer que jamais il ne ferait un pareil marché, puis, toujours obsédé par l'inférieure tentation, il finit par décider de se rendre, à l'heure de minuit, à un endroit où, disait-on, messire satan avait son bureau de recrutement.

Comme de raison, quand on part ainsi pour la gloire et la fortune, on prend quelque chose ; et Joe en prit si bien, que sa tête était lourde et ses jambes faibles lorsque, vers onze heures du soir, il partit pour le mystérieux rendez-vous. Il faisait très-froid ; un vent de nord-est chassait devant lui des lambeaux de nuages, semblables à de gigantesques suaires. Des légions de vieilles sorcières, à cheval sur des balais, passaient dans l'air en poussant des cris rauques ; dans l'une d'elles Joe crut reconnaître sa belle-mère. Des feux-follets dansaient sur les chemins, précédant de quelques pas à peine le voyageur solitaire qu'ils paraissaient chargés de guider.

Assis sur la margelle d'un puits abandonné, dernier vestige d'une ferme détruite par les civilisateurs anglais à l'époque de la conquête du Canada, un vieux diable boiteux, chauve et décrépît, attendait.

Joe n'en menait pas large, comme on dit. On peut bien parler du diable quand il n'est pas là ; mais sa présence n'inspire jamais d'idées folâtres, même lorsqu'on attend de lui la réalisation de ses rêves.

—Mon pauvre Joe, dit le citoyen du sombre royaume, tu t'en fais accroire comme la plupart des humains qui te ressemblent. Tu t'imagines que je cours après les âmes, alors que les sept péchés capitaux m'en fournissent par centaines et milliers ! Voyons, que veux-tu pour la pauvrette à laquelle ta carcasse d'ivrogne sert d'enveloppe ?

—On m'a dit, répondit le draveur, que vous m'en donneriez bien dix tonnes d'or.

Et il leva ses dix doigts, à seule fin de prouver qu'il savait ce qu'il voulait.

—Pourquoi pas une barge ? ricane le diable. Avec la vie que tu mènes je t'aurai pour rien avant cinq ans d'ici.

—Mon bon petit diable, supplia Joe, rien qu'une tonne !

—Soit, reprit le boiteux, je t'accorde ce que tu demandes, en considération des services que tu me rends... Car, tu le sais, n'est-ce pas ? tes "bons" exemples m'attirent des clients... Va chez toi, tu y trouveras l'or convoité. Je ne te fais signer aucun papier, car tu ne sais pas écrire et je ne veux pas de ta croix. Va ! Dans deux ans j'irai te prendre.

—Deux ans ! c'est bien court.

—C'est comme tu voudras !

Joe accepta, rentra chez lui et trouva dans sa chambre à coucher un énorme tas de pièces d'or.

A partir de ce moment, ce ne furent plus pour lui que fêtes et "brosses" sans fin. Les amis ne lui manquèrent naturellement pas ; on le flattait, on lui trouvait de l'esprit, on lui présentait des adresses, on ne parlait que de lui dans les journaux.

Mais, une année passa vite et deux années aussi.

Un jour qu'il remuait à la pelle ses beaux jaunets pour les empêcher de moisir, il sentit brusquement une odeur de soufre. L'or disparut et à sa place le vendu vit le diable en personne.

Alors Joe, pris de peur, jeta un grand cri et... se réveilla. Il se tâta, se mordit le bout du doigt, se plaça devant un miroir pour s'assurer s'il était réellement de ce monde et, tout joyeux, jura de changer de vie.

Il tint parole, travailla comme un bon, s'éloigna des mauvaises sociétés, vécut en chrétien.

Les imbéciles désireux de faire un pacte en règle avec le diable sont très-rares. Il n'en est pas de même de ceux qui, voulant s'enrichir coûte que coûte, ne reculent devant aucun moyen, si malhonnête qu'il soit, pour arriver à leurs fins. Ceux-là sont plus qu'ils ne le pensent possédés par le démon de l'or. Auront-ils le bonheur, au moment suprême, de sortir de leur sommeil de mort, de réparer les injustices commises, de racheter leur pauvre âme ?

Bien avisés sont ceux qui ne s'exposent pas à des dangers de ce genre !

JEAN DES ERABLES.

PERSONNEL

Nous apprenons, avec regrets, que notre ami et concitoyen, M. le Dr J.-C. Saint-Pierre, dentiste, quitte Montréal pour aller s'établir à Sherbrooke.

Nous lui souhaitons une nombreuse clientèle.

Les enfants avant que de naître
Sont étoiles dans le ciel bleu.

VICTOR HUNO.

Oui, deveniuel, c'est rentrer dans l'aurore ;
Le vieillard gai se prête aux marmots triomphants ;
Nous nous rapetissons dans les petits enfants.

VICTOR HUNO.